

## Au congrès international des écrivains

### Le communisme vaincra-t-il la culture occidentale ?

Le communisme tend de plus en plus à se présenter non seulement comme un nouvel ordre social et une morale, mais comme une nouvelle esthétique.

N'hésitons pas à écrire que telle est la justification même du congrès international des écrivains qui vient de commencer ses travaux à la Maison de la mutualité. Les délégués du monde entier ont parlé d'abord de « l'héritage culturel », puis du « rôle de l'écrivain dans la société ». Ils vont s'occuper aussi de l'individu, de l'humanisme, de la dignité de la pensée.

Tous les clercs, jusqu'aux moins initiés, deviendraient qu'un tel programme signifie tout simplement : faut-il demeurer fidèle à la vieille conception occidentale de la littérature, ou doit-on adopter la jeune conception du communisme qui, en lutte contre l'héritage hellénique, veut contraindre le spirituel à devenir dépendant de l'économique ?

C'est du reste en ces termes que M. Julien Benda, franchement, a posé la question, hier soir ; reconnaissance lui est due pour cet exemple de clarté.

Son nom seul suffit à prouver que l'assemblée est fort loin de réunir seulement des « sympathisants » du communisme. Mais il n'est pas inutile de souligner tout de suite que, du côté français du moins, on voit peu d'hommes résolus à opposer au communisme l'irréductible hostilité de M. Charles Maurras, pour ne citer que cet humaniste.

Cependant M. André Gide a fait sentir, dans son allocution d'ouverture, qu'il s'agissait non d'exercer une propagande quelconque, mais de connaître, grâce à une consultation universelle des écrivains, les différents aspects des dangers qui menacent la culture, les différentes manières de les comprendre et d'y faire face.

« J'estime, a ajouté M. André Gide, qu'il faut partir de ce point : c'est que cette culture que nous prétendons défendre est faite de l'addition des cultures particulières de chaque pays, que cette culture est notre bien commun, qu'elle nous est commune à tous, qu'elle est internationale. »

Après cette excellente leçon d'impartialité, qui a créé, en somme, l'atmosphère du congrès, nous avons entendu un parfait libéral — Anglais de surcroît : M. Forster, l'auteur de la *Route des Indes*. Il s'est défendu de parler au nom de toute la délégation de son pays. Pour lui, tradition et liberté sont inséparables, comme pour tout Anglais qui se respecte, « du moins le prétend-on ». Mais la liberté anglaise a deux limites : la race et la classe. Il est certain que les chômeurs, les hommes sans pain et sans lois se soucient fort peu de la liberté et la considèrent comme une fantaisie des riches. Sans les blâmer, M. Forster croit encore à l'excellence de la liberté. Il définit le fascisme : « faire le mal pour que le mal en sorte ». Il n'adhère pas non plus au communisme : il y voit de « l'espoir, de la bonté », mais des effets qui ne correspondent pas aux intentions. Bref il accepte la Constitution britannique, parce qu'il tient au passé et à l'extension des libertés acquises.

81

Il y tient d'autant plus que son pays lui paraît menacé par un autre forme de fascisme : un fascisme réformiste, à évolution lente et hypocrite. Il est effrayé pour le « Sedition Act » ou loi contre l'excitation à la révolte, votée l'année dernière. Pour la première fois depuis de longues années, ce texte, favorisé par « la censure psychologique de la T. S. F. », permet des perquisitions. Il autorise des poursuites contre les pacifistes et il a donné le moyen à la police de faire condamner sévèrement, pour immoralité, les éditeurs d'un livre, *Boy*, qui, durant quatre ans, avait été jugé parfaitement sain.

M. Forster pense que les libéraux de son espèce, les « intermédiaires » qui, comme lui, « bricotent avec leurs vieux outils en attendant que tout craque » seront certainement « balayés » : il suffira d'une guerre. Puis, après une période confuse, la tâche civilisatrice sera reprise par des hommes qui n'auront plus rien à voir avec notre formation. En tout cas, si un écrivain se montre à la fois courageux et sensible, il accomplit sa mission sociale.

M. Julien Benda n'a voulu se poser ni en apologiste d'une vieille culture, ni en destructeur d'une nouvelle. En Occident, depuis les Grecs, on croit que l'activité intellectuelle est indépendante de l'activité économique, c'est-à-dire de la lutte de l'homme avec la matière et le monde extérieur. De cette conception est née une littérature particulière par ses sujets, son ton élégant et son public — qui n'est point populaire.

Aujourd'hui, la position communiste exige que le spirituel dépende de l'économique (exemple la littérature prolétarienne de Russie).

Selon certains, cette conception, loin de constituer une rupture avec la vieille conception occidentale, en serait l'élargissement total, comme déjà le romantisme, et le néo-romantisme (triomphe de l'instinct, etc...), en ont été le prolongement partiel.

Selon d'autres, cette argumentation ne tient pas ; car le romantisme, en intégrant de nouveaux objets dans la littérature, n'a pas cessé de croire à l'autonomie du spirituel par rapport à l'économique ; en y intégrant encore de nouveaux objets par prolongement du même mouvement, on n'arrive pas à la conception communiste.

M. Julien Benda s'est borné à exposer ces deux thèses, sans prendre parti.

M. Jean Cassou, résumant les idées qu'il a récemment exposées dans son ouvrage *Pour la Poésie*, a montré que la tradition est non pas une chose fixée, mais une suite perpétuelle d'inventions. Pour lui le fascisme rejoint l'académisme. La tradition ne peut être conçue et sentie que révolutionnairement. En s'inspirant de ce principe, la culture moderne tend à un nouvel humanisme.

M. Egon Erwin Kisch (Allemagne) a déclaré, à peu près :

« Il nous faut chercher de toutes nos forces les moyens d'exprimer notre conscience, les moyens qui satisferaient toutes les lois idéales d'une esthétique absolue. Nous le faisons. Ceux qui nous accusent ne le font pas. Ce qui les caractérise est le matérialisme ».

M. Luppol (U. R. S. S.) a mis en cause la bourgeoisie en déclin, son refus des valeurs rationnelles et son adhésion aux valeurs mystiques. Le prolétariat doit intervenir ; il est l'héritier des cultures que menace le déclin de la bourgeoisie ; il demande aux humanistes de reviser avec lui la notion trop vague d'humanisme, à l'heure où le fascisme « nie les valeurs culturelles ».

RAYMOND MILLET.